

## 2. Le transfert et le contre-transfert

### a) *Suggestion et transfert*

Dans son traité *De la Suggestion* (1886), Bernheim définit la suggestibilité comme « l'aptitude à transformer une idée en acte », trait qui se retrouve à des degrés divers chez tous les hommes. Prenant le contre-pied de la théorie de Charcot, le maître de l'École de Nancy montre que l'hypnose n'est pas un état pathologique propre aux hystériques, mais simplement un état provoqué par la suggestion. Freud, qui a précisément traduit ce traité, signale que sa notion de *transfert positif* correspond à la « suggestibilité » de Bernheim, à ceci près, dit-il, que Bernheim n'avait pas compris sa nature libidinale (1917, XI 464). Et Freud de préciser :

« Pour autant que le transfert est précédé du signe positif, il revêt le médecin d'autorité, il transforme en croyances ses communications et ses interprétations. Sans un tel transfert, ou lorsque celui-ci est négatif, le patient ne prêterait même pas l'oreille au médecin et à ses arguments. Ce faisant, la foi répète l'histoire de sa propre genèse ; elle est un rejeton de l'amour et n'a pas besoin, en un premier temps, d'arguments. » (XI 463)

« Dans notre technique, nous avons abandonné l'hypnose que pour redécouvrir la suggestion sous les espèces du transfert. » (XI 464)

« Nous accordons que notre influence repose pour l'essentiel sur le transfert, donc sur la suggestion. » (XI 466)

Freud déclare que le « transfert » et la « résistance » sont ses notions les plus fondamentales. Aujourd'hui les puristes disent se limiter strictement au « travail du transfert » et à l'analyse des résistances. Il nous faut donc voir ce concept de plus près.

p 180

En 1895 Freud désigne par « Uebertragung » le déplacement sur le médecin d'un désir éprouvé d'abord pour une autre personne. C'est, dit-il, une « fausse connexion », une « mésalliance » (I 309). Par la suite, ce premier sens du « transfert » se précise comme le report sur l'analyste des sentiments éprouvés à l'égard des parents. (Le psychologue scientifique reconnaît l'importance de ce que, lui, dénomme le « transfert d'une attitude » ou la « généralisation d'une réponse » ; il se distingue du psychanalyste en ce qu'il recourt moins vite à l'explication par un transfert parental et examine davantage les *interactions* avec l'entourage *présent*.)

La notion freudienne de transfert ne se limite pas à l'idée d'un déplacement d'affects. Elle désigne également la relation affective intense qui apparaît dans une psychothérapie. Freud reconnaît que le prototype de ce qu'il appelle transfert est le « rapport » des hypnotiseurs, terme utilisé par Franz Mesmer (1734-1815) et ses successeurs pour désigner l'influence de l'hypnotiseur sur son sujet.

Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on avait noté la fascination exercée par le thérapeute et le climat érotique qui pouvait en résulter. Freud reprend ces notions à son compte et explique l'intensité du « rapport » comme une résurgence de la relation aux parents.

Selon le père de la psychanalyse, le levier du progrès d'une analyse réside autant si pas plus dans le transfert, au sens d'une relation d'amour et de dépendance, que dans le processus intellectuel de l'interprétation. Déjà en 1906 (le 6 décembre), il écrit à Jung :

« Il ne vous aura pas échappé que nos guérisons se produisent grâce à la fixation d'une libido régnant dans l'inconscient (*transfert*), que l'on rencontre le plus sûrement dans l'hystérie. C'est elle qui fournit la force pulsionnelle nécessaire à la saisie et à la traduction de l'inconscient ; là où elle se refuse, le patient ne prend pas cette peine et n'écoute pas quand nous lui proposons la traduction que nous avons trouvée. C'est en fait une guérison par l'amour ».

En 1920, quand Freud explique l'évolution de sa technique, il dit que la psychanalyse ne peut se contenter de mettre au jour des éléments inconscients :

« Du fait que cette méthode ne résolvait pas le problème thérapeutique, on en est venu à cette autre perspective, qui consiste à obtenir du malade, à la faveur de ses souvenirs, la confirmation de la construction de l'analyste. Dans cette optique, le point essentiel devient les résistances du malade. Aujourd'hui, tout l'art consiste à les découvrir le plus rapidement possible, à les montrer au malade et à pousser celui-ci, grâce à une influence humaine, à abandonner ces résistances. C'est là que la suggestion, agissant comme *transfert*, joue son rôle ».

Après avoir développé l'idée que le malade ne peut jamais ramener tout l'inconscient à la conscience, Freud conclut que « la persuasion (*Ueberzeugung*) du malade est la condition du succès thérapeutique » (XIII 16s).

Au cours de l'histoire de la psychanalyse, le terme de transfert a reçu des sens divers et est devenu un concept passe-partout. Lacan par exemple déclare : « Dès qu'il y a quelque part le sujet supposé savoir, il y a transfert » (1973: 210). Dans leur dictionnaire, Laplanche et Pontalis constatent :

p 181

« S'il y a une difficulté particulière à proposer une définition du transfert, c'est parce que la notion a pris pour de nombreux auteurs une extension très large, allant jusqu'à désigner l'ensemble des phénomènes qui constituent la relation du patient au psychanalyste et que, dans cette mesure, elle véhicule, beaucoup plus que toute notion, l'ensemble des conceptions de chaque analyste sur la cure » (1967: 492).

Un fait apparaît remarquable : *les psychanalystes contemporains passent sous silence le fait que Freud ait reconnu dans le « rapport » des hypnotiseurs et dans la « suggestibilité » de Bernheim des équivalents du « transfert »*. Le père fondateur ne pouvait ignorer que sa méthode dérivait des procédés de suggestion ; ses fils ne veulent plus le savoir et moins encore le dire.

## ***b) Le contre-transfert***

Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on avait observé l'extrême sensibilité de l'hypnotisé à l'hypnotiseur, mais aussi le phénomène inverse, à telle enseigne qu'on parlait de « réciprocité magnétique » (cf. Ellenberger, p. 132). Freud reconnaît également la réciprocité des phénomènes transférentiels en disant que le psychanalyste peut éprouver à l'égard du patient des passions troubles.

On trouve dans les œuvres freudiennes *deux (très courts) passages* sur cette question. En 1910, Freud déclare : « Nous sommes devenus conscients du "contre-transfert", qui surgit chez le médecin par l'influence du patient sur les sentiments inconscients du médecin. [...]. Tout psychanalyste ne va pas plus loin que ses propres complexes et résistances ne le lui permettent. Dès lors, nous demandons qu'il commence son activité

par une auto-analyse et qu'il poursuive son approfondissement pendant le temps qu'il acquiert son expérience avec des malades » (VIII 108). En 1915, Freud écrit quelques lignes où il met en garde l'analyste contre des conduites sexuelles qui seraient provoquées par « l'amour de transfert » manifesté par le patient (X 308).

Tout comme le concept de « transfert », celui de « contre-transfert » a pris des sens divers. Laplanche et Pontalis écrivent dans leur dictionnaire : « De larges variations se rencontrent, certains auteurs entendant par contre-transfert tout ce qui, de la personnalité de l'analyste, peut intervenir dans la cure, d'autres limitant le contre-transfert aux processus inconscients que le transfert de l'analysé induit chez l'analyste » (1967: 103). Le psychanalyste anglais Winnicott a réagi contre la polysémie de ce terme : « Je suis d'avis qu'il serait temps de revenir à une utilisation du terme contre-transfert qui corresponde à son emploi original. [...] La signification du mot contre-transfert réside seulement dans les éléments névrotiques qui gênent l'attitude professionnelle et perturbent le cours du processus analytique tel qu'il est déterminé par le patient » (1969: 229 ; 233).

p 182

*En plus de la confusion qui règne dans l'usage de la notion de contre-transfert, on peut noter son apparition tardive et la rareté de son emploi.* Le terme n'apparaît qu'en 1910, soit 15 ans après celui de transfert. L'index général des œuvres de Freud mentionne deux utilisations, alors que le terme « transfert » apparaît plus de 400 fois. Dans l'index des textes psychanalytiques parus entre 1900 et 1952 (Grinstein, 1960), on compte, sur un total d'environ 40.000 publications, près de 200 références relatives au transfert et 31 seulement pour le contre-transfert... Diverses hypothèses peuvent expliquer ce très curieux manque d'intérêt.

D'abord les histoires de contre-transfert ne font pas la publicité du psychanalyste. Rappelons simplement deux exemples mémorables. Racontant le cas de Anna O., Freud mentionne que « s'était produit tout à coup chez la jeune fille un état d'amour de transfert » (XIV 51). Dans le texte destiné au public, Freud n'évoque nullement l'implication du thérapeute. Jones, par contre, avoue dans un ouvrage destiné aux freudologues : « Freud m'a donné des circonstances particulières qui entourèrent la fin de ce nouveau traitement un récit plus circonstancié que celui qu'il a inséré dans ses travaux. Il semble que Breuer ait eu, à l'égard de son intéressante malade, ce que nous qualifierons aujourd'hui de contre-transfert marqué. [...] Anna O. n'était pas seulement fort intelligente, mais aussi extrêmement attirante, tant par son physique que par sa personnalité » (I 247s) ...

Les choses n'ont pas tellement changé depuis la mésaventure du brave Joseph Breuer. Frischer, qui a mené une enquête auprès de psychanalysés parisiens, écrit : « Parmi la quinzaine de femmes interrogées, quatre, c'est-à-dire le quart de l'univers féminin interviewé, ont été "séduites", comme on disait jadis du patron qui violait sa bonne, par leur thérapeute. [...] Mais, bien entendu, on ne parle pas de ce genre de choses dans le monde aseptisé et distingué de la psychanalyse. De même que les histoires de viol ou les agressions perpétrées par des adultes sur des petites filles sont étouffées, sauf lorsqu'elles apparaissent sous forme de récits accrocheurs dans la presse à sensation » (1977: 155s).

Le psychanalyste voudrait correspondre à cette définition que David van Lennep donne du psychologue : un homme qui, lorsqu'une jolie fille entre dans un salon, regarde les autres invités. En réalité, le psychanalyste regarde la fille et lui fait parfois une cour assidue...

p 183

Autre exemple de contre-transfert. En 1919, Victor Tausk demande à Freud de le prendre en analyse. Freud, qui sent en Tausk un rival, refuse et l'envoie à Hélène Deutsch, elle-

même en analyse chez Freud. Deux mois après le début de son analyse, Tausk est congédié par Deutsch. C'est que Freud, irrité d'entendre Deutsch, dans sa propre analyse, parler sans cesse du disciple rival, lui a donné à choisir entre cesser d'être analysé par lui ou cesser d'analyser Tausk. Trois mois plus tard, le malheureux se suicide. En annonçant cette mort à Lou Andreas Salomé, dont Tausk avait été l'amant, Freud écrit : « J'avoue qu'il ne me manque pas vraiment ; il y a longtemps que je le considère comme inutile et comme une menace pour l'avenir ». Les éditeurs de la correspondance de Freud ont cru devoir supprimer cette phrase, mais Paul Roazen a remis en lumière toute l'affaire, soigneusement camouflée par les hagiographes du Révérend Freud <sup>1</sup>.

Au-delà des histoires scabreuses — que l'on trouve dans toutes les professions —, une raison plus fondamentale de la discrétion des analystes à parler du contre-transfert est sans doute le refus de reconnaître leurs discrètes manœuvres de suggestion ou de conditionnement.

### ***c) La subjectivisation***

Par ses notions de transfert et de contre-transfert, Freud reconnaît influencer l'analysé. Cependant, déjà Freud et encore davantage ses élèves ont une manière d'user de ces concepts qui minimise les conditionnements subis par l'analysé.

De façon générale, *les psychanalystes tendent à « subjectiviser » tous les problèmes, à les ramener à la vie intérieure*. Déjà en 1887, lorsque Freud est accusé d'avoir favorisé une nouvelle forme de toxicomanie en distribuant de la cocaïne à ses malades, il répond que la cocaïnomanie n'est que le résultat de dispositions mentales des patients <sup>2</sup>. Par la suite, tout ce que diront ou feront ses clients sera considéré comme l'expression de leurs propres complexes. Evoquant le cas de ceux qui semblent poursuivis par le destin, Freud écrit : « Une recherche minutieuse montre que, sans le savoir, ils préparent eux-mêmes ce destin » (XV 114). Inutile d'invoquer la classe sociale, l'hérédité, la malchance et autres facteurs. Tout est dans l'Inconscient du sujet lui-même. Si un patient est mécontent du traitement, c'est l'effet d'un « transfert négatif » ou d'une « projection des mauvais objets internes » (Melanie Klein) ; s'il interrompt le traitement, il s'agit d'un « *acting out* » ; si son état empire, l'évolution s'explique par une « réaction thérapeutique négative », et s'il se suicide, son analyste a beau jeu d'invoquer l'autopunition et les « pulsions de mort ».

Même la notion de contre-transfert n'échappe pas à l'« intériorisation » des problèmes. En effet, lorsqu'il définit cette notion, Freud se réfère aux complexes de l'analyste qu'une bonne didactique fait soi-disant disparaître. Ainsi Freud sous-estime-t-il les interactions subtiles qui

---

<sup>1</sup> Cf. Roazen (1969) *Animal, mon frère, toi. L'histoire de Freud et Tausk*. Trad., Payot, 1971. Les psychanalystes américains ont chargé Kurt Eissler de répondre à ce livre compromettant. François Roustang, psychanalyste dont la lucidité dépasse largement celle de la majorité de ses confrères, écrit au sujet de cette réplique : Livre affligeant, d'une bêtise paradigmatique, tant il montre l'oblitération intellectuelle dont peut être marqué qui se laisse fasciner par un maître » (1976: 107).

<sup>2</sup> Cf. S. Freud : *De la Cocaïne*. Ecrits réunis par R. Buyck. Ed. Complexe, 1976.

jouent *continuellement* dans une cure et qui font que l'analyste retrouve dans les associations de chaque patient sa propre théorie. Aujourd'hui, les freudiens n'ont toujours pas tiré les leçons du fait que *l'homme, en cure psychanalytique comme ailleurs, est un nœud de relations...*

### 3. Quelques (rares) aveux d'analystes

Celui qui lit des milliers de pages de textes psychanalytiques constate que les analystes, en quelques rares occasions, avouent franchement leurs effets de suggestion, mais qu'*au total ils les minimisent*. En règle générale, les analystes tiennent des discours du genre de celui-ci : « L'originalité de la méthode psychanalytique c'est de permettre l'observation la plus objective qui soit du comportement d'un individu. Celui-ci n'a avec le médecin que des rapports fictifs ; il ne connaît pas l'homme ; il ignore ses réactions personnelles ; il n'entendra jamais de lui le moindre jugement de valeur » (Dolto, 1971: 28).

a) En définitive, Freud semble encore un des plus lucides. Lisons trois textes choisis dans l'ensemble de son œuvre.

En 1909, dans le compte rendu du petit Hans, il avoue : « Au cours de l'analyse, beaucoup de choses doivent être dites à Hans qu'il ne sait pas dire lui-même, des idées doivent lui être présentées dont rien encore n'a révélé en lui la présence, son attention doit être dirigée dans la direction d'où son père attend que quelque chose surgisse. Cela affaiblit la force convaincante de l'analyse ; mais dans toute analyse on agit ainsi. Une psychanalyse n'est précisément pas une recherche scientifique impartiale, mais une intervention thérapeutique ; elle ne cherche pas à prouver, mais à modifier quelque chose. Au cours d'une psychanalyse, le médecin donne toujours au malade, dans une mesure plus ou moins grande suivant le cas, les représentations conscientes anticipées à l'aide desquelles il sera en mesure de reconnaître et de circonscrire l'inconscient » (VII 339).

En 1925, Freud note : « Il est tout à fait exact que la psychanalyse travaille au moyen de la suggestion, comme les autres méthodes psychothérapeutiques. La différence est qu'ici le dénouement thérapeutique n'est pas abandonné à la suggestion ou au transfert. La suggestion est bien plutôt utilisée à faire accomplir par le malade un travail psychique : surmonter ses résistances transférentielles » (XIV 68).

En 1937: « Quelle est la tâche de l'analyste ? Il doit, d'après les indices rescapés de l'oubli, deviner ou plus exactement construire ce qui a été oublié. [...] Très souvent on ne réussit pas à amener le patient à se rappeler le refoulé. En revanche, une analyse correctement menée le convainc fermement de la vérité de la construction, ce qui, du point de vue thérapeutique, a le même effet qu'un souvenir retrouvé » (XVI 45 ; 53).

b) En mai 1897, à une époque où il attribuait les névroses à des séductions précoces, Freud écrivait à Fliess qu'il avait rêvé de « sentiments plus que tendres » pour sa fille Mathilde et

concluait : « Le rêve montre naturellement l'accomplissement de mon désir, celui de constater que le père est le promoteur de la névrose ». Toutefois ce sera Stekel qui, en 1911, sera le premier psychanalyste à écrire que « les patients rêvent dans le dialecte que le médecin utilise pour les traiter », que les malades de Sadger rêvent d'érotisme urinaire et ceux d'Adler de vainqueurs et de vaincus. Stekel ajoutera, avec humour : « les miens rêvent du symbolisme de la mort et de la religion » ... La même année, Freud reconnaîtra le fait, tout en le restreignant : il évoquera l'existence de « rêves de

confirmation » (*bestätigenden Träume*), au cours desquels « le patient reproduit ce que l'analyste lui a suggéré précédemment » (VIII 356).

La recherche expérimentale a, depuis, démontré que des suggestions à l'état de veille peuvent affecter le contenu des rêves. Ainsi, par exemple, Barber *et al.* (1973) ont, selon diverses modalités, suggéré à leurs sujets qu'ils allaient rêver de l'assassinat du Président Kennedy : 30 % d'entre eux en rêvent alors effectivement. Chose remarquable : les sujets qui ont subi une suggestion permissive (« essayez de rêver... ») font plus souvent ce rêve (50 % des cas) que ceux qui ont subi une suggestion autoritaire (« vous devez... ») ou une suggestion sous hypnose. On constate une fois de plus qu'il ne faut pas déployer beaucoup de force pour manipuler autrui.

Freud déclare que « le fait d'influencer les rêves du patient n'est pas, pour l'analyste, davantage une malchance ou une honte que d'orienter ses pensées conscientes » (XIII 306). Au fond, l'influençabilité ne semble le gêner que lorsqu'elle aboutit à des divergences d'avec sa théorie... Ainsi dans son texte de 1914 concernant la dispute avec Jung, Freud écrit que l'analyste zurichois a observé certains types de rêves chez ses patients, notamment des « rêves biographiques », parce que « *les rêves des analysés sont faciles à diriger* » (X 111). Ce disant, Freud croit disqualifier les conclusions de Jung, mais oublie que les siennes sont tout aussi subjectives. Un exemple de plus de « self-excepting fallacy »...

Soit dit en passant, on trouve encore en 1980 des psychanalystes qui ignorent ces choses ou qui s'imaginent que leur évocation est toute récente. Ainsi lit-on dans un article du *Monde* (9-2-1980), où Jacques Sedat cherche à glorifier l'originalité de son maître Lacan : « Qui a jamais mesuré l'enjeu au plan métapsychologique et clinique de ses énoncés où, inversant Freud, il déclare que la perversion est le négatif de la névrose ? Qui a tenté de montrer si le désir dans le rêve participe du “désir de l'analyste” que promeut Lacan ? ». Roustang, qui a fait partie du sérail lacanien, a bien raison d'écrire que « nombre de psychanalystes semblent s'être nourris de la psychanalyse dès le biberon, en font l'unique repère, ne savent rien d'autre que Freud ou Lacan » (1976: 45). En fait, Roustang est encore trop optimiste : Sedat ignore même que Freud avait déjà traité de la question.

p 186

c) Comme des fabricants d'amiante qui mettraient en garde contre les dangers des pollutions en négligeant qu'ils sont eux-mêmes parmi les plus dangereux, les psychanalystes se plaisent à dénoncer les manœuvres de suggestion dans les autres formes de traitement. Lacan, par exemple, affirme : « c'est précisément la portée des psychothérapies non analytiques, voire des plus communes “ordonnances” médicales, d'être des interventions qu'on peut qualifier de systèmes obsessionnels de suggestion, de suggestions hystériques d'ordre phobique, voire de soutiens persécutifs » (1966: 300). L'attaque n'est-elle pas la meilleure des défenses ?

Il arrive qu'un analyste dénonce l'effet de la suggestion chez un collègue. Anna Freud, par exemple, a utilisé cet argument pour critiquer sa rivale Mélanie Klein. Eissler résume ainsi une série de ses déclarations :

« Anna Freud indiquait à New York que dans la mesure où ces interprétations concernent le niveau préverbal — c'est-à-dire les processus de la formation précoce du Moi — elles sont pour l'essentiel le produit des vues théoriques de l'analyste sur cette période. Elles sont discutables car elles ne reposent aucunement sur des données cliniques récoltées dans la situation analytique. Lorsqu'elles concernent un stade plus tardif de la période infantile, il s'agit, je le crains, la plupart du temps, d'intellectualisations de la part de l'analyste ou du patient ou bien des généralisations obtenues grâce aux souvenirs-écrans. Il est aisé, bien entendu, de prouver à un patient qu'il a nourri jadis des sentiments agressifs à l'égard du père » (1975: 298).

Serge Leclaire, dans un éclair de lucidité, reconnaît la part de manipulation dont a été l'objet un des plus célèbres patients de Freud :

« L'influence d'un souci théorique sur le développement de la cure est pareillement sensible dans l'histoire de "l'Homme aux loups" et l'on en trouve, dès l'introduction, l'aveu sous forme de dénégation : "Que les lecteurs, écrit Freud, soient bien persuadés que le cours de l'analyse ne fut pas influencé par ma propre attente". Or, le lecteur avisé s'aperçoit bien vite que tout le matériel relatif à la scène primitive, qui fait l'essentiel de l'observation, fut "obtenu sous l'impitoyable pression" d'une date fixée par Freud, ce qui manifeste déjà l'attente de l'analyste que quelque chose lui soit donné. Dans le contexte de cette cure, il s'avère que l'attente de Freud est très précisément repérable : il souhaite obtenir de son patient une preuve supplémentaire, et cette fois péremptoire, de l'existence d'un noyau de réalité autour duquel s'ordonnera la névrose ; or il semble bien certain que le récit, ou la reconstruction, de la scène primitive du patient réponde très exactement à l'attente de Freud » (1968: 20s).

Le même Leclaire reste toutefois totalement muet sur ses propres interventions lorsqu'il expose des fragments d'analyse de ses propres patients <sup>3</sup>.

p 187

En extrayant malicieusement des phrases des *Écrits* de Lacan, on obtient des aveux particulièrement édifiants. Ainsi : « C'est le désir de l'analyste qui au dernier terme opère dans la psychanalyse » (p. 854) ; « Le psychanalyste assurément dirige la cure » (p. 586). La formule « L'inconscient, c'est le discours de l'Autre » me paraît la meilleure, pour autant qu'on entende par « Autre », non une réalité cachée dans l'analysé, mais l'analyste, ses paroles et ses « mhm ».

Tout récemment, Lacan semble avoir voulu dissiper les doutes de ceux qui n'osent pas imaginer que la psychanalyse est affaire de manipulation. Il déclare sans vergogne :

« Le psychanalyste est un rhéteur. Pour continuer d'équivoquer, je dirai qu'il *rhétifie*, ce qui implique qu'il rectifie. *Rectus*, le mot latin, équivoque avec la rhétification. Ce que j'ai appelé le rhéteur qu'il y a dans l'analyste n'opère que par la suggestion. Il suggère, c'est le propre du rhéteur. (...) L'analyste opère par quelque chose qui ne se fonde pas sur la contradiction. Il n'est pas dit que ce dont il s'agit soit vrai ou faux. Ce qui fait le vrai et ce qui fait le faux, c'est ce qu'on appelle le pouvoir de l'analyste, et c'est en cela que je dis qu'il est rhéteur » (1979: 6s) <sup>4</sup>.

d) Le psychanalyste peut rétorquer au psychologue : « C'est vous le conditionneur ». Assurément. La psychothérapie scientifique doit être un processus d'apprentissage ; ce n'est que sous cette forme qu'elle est efficace, même si l'empathie et la « chaleur » rogeriennes apparaissent comme des ingrédients de première importance. Le psychologue appelle les choses par leur nom : il dit clairement qu'il est un agent de (dé-)conditionnement. Le psychanalyste, lui, hormis quelques rares aveux, fait tout pour masquer qu'il est un habile modeleur ; sa théorie se trouve ainsi confirmée par des faits qui sont produits par la théorie qu'ils sont censés vérifier. Et c'est là que le bât blesse.

---

<sup>3</sup> Dans *Psychanalyser* (1968), on trouve malgré tout une petite note en bas de page relative à l'interaction de Leclaire avec son patient. Ce dernier ayant rêvé d'une *clairière*, Leclaire a vu clair : « On ne peut manquer de souligner au passage la figuration-reproduction de mon nom dans le thème de la clairière » (p. 180).

<sup>4</sup> A toutes fins utiles, je rappelle qu'un rhéteur est un « orateur, écrivain sacrifiant à l'art du discours la vérité ou la sincérité » (*Le Petit Robert*).

## 4. Des comptes rendus de psychanalyse

a) Freud écrit : « Je ne puis conseiller de prendre beaucoup de notes pendant les séances d'analyse. [...] En prenant des notes ou en sténographiant, on opère nécessairement un choix préjudiciable dans le matériel et on gaspille une part de l'activité mentale qui trouverait meilleur usage dans l'interprétation des paroles de l'analysé » (VIII 378s). Même la perspective d'une publication scientifique ne peut justifier la prise de notes durant la séance car : « le lecteur disposé à croire l'analyste lui concède les petits remaniements qu'il fait subir à son matériel. Au contraire, si le lecteur ne prend pas au sérieux l'analyse et l'analyste, il ne changera pas son opinion en présence de protocoles de traitement textuels » (p. 379).

p 188

Le fondateur de la psychanalyse recommande la règle de « l'attention flottante », qui consiste à « tout écouter sans prêter une attention particulière » : « Voici comment s'énonce la règle imposée à l'analyste : il préserve de son attention toute influence consciente et se fie entièrement à sa "mémoire inconsciente" ou, en langage technique simple : il écoute sans se préoccuper de retenir quelque chose » (id.). Freud conseille à l'analyste d'écouter l'inconscient du patient avec son propre inconscient, ce que Reik appellera « écouter avec la troisième oreille ».

Toutes les citations qui précèdent proviennent des « Conseils au médecin dans le traitement analytique » (1912). Nous allons voir que les disciples ont bien suivi les recommandations du maître.

b) Dans une revue récente des études objectives sur la thérapie analytique, Luborsky et Spence (1978) notent : « La recherche psychanalytique quantitative reste peu connue. Rare est le psychanalyste qui connaît une seule étude de ce type et plus rare encore celui dont la pratique en a subi une quelconque influence » (p. 331). Et encore : « Quoique l'association libre ait une place centrale dans le traitement psychanalytique, les spécialistes de la psychothérapie et de l'investigation de la personnalité l'ont très largement négligée comme objet propre de recherche » (p. 340) ; « Actuellement, il y a une carence de données premières valables, obtenues durant des séances de psychanalyse » (p. 352).

Il semble que ce soit en 1933 qu'un psychanalyste américain, E. Zinn, ait pour la première fois filmé quelques séances d'analyse avec un schizophrène hospitalisé. En 1940, Carl Rogers, le promoteur de la thérapie « non directive », enregistre des séances de *counseling* l'année même où il est nommé professeur à l'université de l'État de l'Ohio. Dans les années 50, cette pratique devient courante chez les rogeriens et d'autres psychothérapeutes, mais elle reste rare chez les freudiens. Quelques analystes enregistrent des extraits de cures en vue de recherches (par exemple sur les manifestations du transfert), mais les enregistrements eux-mêmes ne sont quasi jamais publiés. Faisant en 1978 le point sur la question, Luborsky et Spence citent seulement trois comptes rendus magnétophoniques de cures analytiques complètes. Ces enregistrements, faut-il le préciser, sont totalement ignorés par les psychanalystes européens, ainsi que le lecteur peut facilement le vérifier s'il interroge des analystes de son entourage <sup>5</sup>. On en est réduit à devoir se contenter de publications dont l'objectivité n'est sans doute guère meilleure que celles de Freud, des publications où se lit, comme dans le cas de l'Homme aux rats : « Notre patient ne découvrit la solution de cette absurde compulsions que lorsqu'il lui vint brusquement à l'esprit, etc. » alors qu'en réalité

---

<sup>5</sup> En dépit de mes recherches, je n'ai pu les trouver dans les universités belges.

c'est le psychanalyste qui a suggéré des interprétations que le patient a refusées (cf. supra).

p 189

c) Il est piquant de constater qu'en langue française, la seule publication de l'enregistrement d'un morceau d'« analyse » a été réalisée *par un patient* en conflit avec son thérapeute. En 1969, la revue *Temps Modernes* publiait ce texte, signé « L'Homme au magnétophone ». Sartre avait décidé sa parution malgré l'opposition de deux membres du Comité de rédaction : Jean-Bertrand Pontalis, psychanalyste, et Bernard Pingaud, fervent admirateur de Freud. Invités à justifier leur veto, le premier avait écrit : « On comprendra, je l'espère, que je ne souhaite pas commenter le “document” que Sartre a pris la responsabilité de publier »... Que devons-nous ou pouvons-nous comprendre ? Que Pontalis avait peur ? Plutôt que d'argumenter à partir du texte, le psychanalyste attaquait celui qui avait osé publier le document compromettant. En effet, il poursuivait : « Il faudra un jour écrire l'histoire du rapport ambigu, fait d'une attirance et d'une réticence également profondes, que Sartre entretient depuis trente ans avec la psychanalyse »... Quant à l'autre opposant, ses arguments étaient tout simplement inexistantes. Pingaud se contentait de déclarer que ce texte n'est qu'un « passage à l'acte », « le plus mal choisi des prétextes » pour critiquer la psychanalyse.

Sartre avait parfaitement compris l'horreur du psychanalyste pour l'enregistrement : « Ne découvre-t-il pas, tel l'objet d'une analyse, que ses paroles, dont il était si avare et qui s'envolaient si légèrement, parfois, dans le silence du cabinet — un “malade” n'est pas un témoin — vont être gravées, inscrites à jamais : elles n'étaient que le gai murmure de sa pensée souveraine, elles risquent d'en devenir la pétrification. Inertes, elles porteront témoignage » (p. 1817).

L'Homme au magnétophone, qui a été en psychanalyse durant 14 ans, demandait des comptes. Il déclarait qu'il avait été escroqué, qu'il avait « reçu de l'attente au lieu d'aide ». Le psychanalyste a été pris de panique dès qu'il a vu l'enregistreur. Il a déclaré qu'il refusait de parler tant que l'appareil était branché. Ses arguments : « Il ne s'agit pas ici de travaux scientifiques... C'est une violence physique ». Au moment où l'analyste a essayé de débrancher l'appareil, le patient a permuté les rôles traditionnels et a décoché cette interprétation : « Vous coupez, tiens c'est intéressant, vous reprenez “la coupure” ; tout à l'heure vous parliez de la coupure du pénis, donc c'est vous maintenant qui voulez couper tout d'un coup ». Devant l'obstination de l'analysé à le faire parler devant un micro, l'analyste a appelé sa femme au secours et lui a crié de téléphoner à la police...

d) Des documents moins dramatiques, mais tout aussi instructifs, sont les comptes rendus d'analyse rédigés, séance après séance, par des patients de Freud. Les cas sont rares. Les quatre exemples que j'ai trouvés sont ceux de quatre Américains : le psychiatre Abraham Kardiner, analysé « didactiquement » en 1921-22 ; le psychiatre Smiley Blanton qui, entre

p 190

1929 et 1938, a fait quatre tranches d'analyse didactique, soit un total de douze mois ; le psychiatre Joseph Wortis, « didactisant » en 1934 pendant quatre mois ; la poétesse Hilda Doolittle, traitée en 1933-34 pour des difficultés personnelles (H.D. avait déjà été psychanalysée en 1920 par Hans Sachs et en 1931 par Mary Chadwick. Sur le conseil de Freud, elle reprendra une analyse après le traitement chez lui, en 1935, avec Walter Schmiedeberg).

Bien que ces notes soient subjectives, elles permettent de voir comment l'analysé perçoit les interventions de l'analyste et y réagit. Dans la même perspective, on peut aussi

consulter l'enquête de Dominique Frischer, sociologue elle-même psychanalysée, qui a interrogé une soixantaine d'anciens psychanalysés.

Un autre compte rendu intéressant est celui que Stuart Schneiderman (1978) a fait de son analyse avec Lacan. Cet analyste, membre de l'École freudienne de Paris, est aujourd'hui le porte-parole du lacanisme à New York. Je me limiterai ici à une seule remarque.

Dans ses *Écrits*, Lacan rappelle que l'analyste doit être comme un miroir : « Nous nous effaçons, nous sortons du champ où pourraient être perçus cet intérêt, cette sympathie, cette réaction que cherche celui qui parle sur le visage de l'interlocuteur, nous évitons toute manifestation de nos goûts personnels, nous cachons ce qui peut les trahir, nous nous dépersonnalisons, et tendons à ce but de représenter pour l'autre un idéal d'impassibilité » (1966: 106).

À partir du divan, la perception est pour le moins différente. Schneiderman écrit en effet : « Pendant une séance d'analyse, Lacan n'est jamais un observateur passif, impersonnel, jouant le rôle proverbial de l'écran sur lequel se projettent les fantasmes du patient. Il ne reste pas tranquillement assis sur sa chaise ; il marche de long en large dans la pièce, il gesticule, tantôt il fixe le patient, tantôt il ferme les yeux. Il peut vous accueillir un jour comme si vous étiez l'un de ses amis intimes et remarquer tout juste votre présence le lendemain. [...] Le flot de paroles déversées par le patient s'apparente à un texte sans ponctuation, illisible. L'analyste interrompt de façon à ponctuer le discours et à introduire une signification que l'analysé finira par saisir ».

Ce qui se passe *effectivement* dans le secret du cabinet de psychanalyse ne correspond que bien peu à ce qui est consigné dans les publications. Martin Gross a parfaitement raison d'écrire : « Avec la même ferveur qu'elle met à chercher ses convertis, la profession dissimule soigneusement le détail de ce qui se passe en réalité derrière les portes closes de l'analyse » (1978: 195). Les fils de Freud sont habitués aux jeux de mots, non aux règles du jeu scientifique ; ils ignorent ce que sont des faits objectivement établis. Ils vivent du mystère et ne manquent pas de l'entretenir soigneusement.

p 191

## 5. La cure comme interaction

### a) Une carence de recherches

En principe, l'analyste se borne à mettre en place un dispositif qui libère les véritables désirs du patient ; il se veut une sorte de miroir où viendraient se refléter les fantasmes de l'analysé. Tout ce que dit le patient serait l'expression ou la projection de lui-même. Certains analystes interviennent très peu. En vue de « laisser l'analysant faire sa propre analyse », ils gardent un mutisme impassible et adoptent volontiers un masque de sphinx. D'autres, par exemple Winnicott, parlent régulièrement. De toute manière, tous ces nouveaux Socrate croient que leurs interventions ne sont que des appuis qui facilitent la réminiscence de la vérité enfouie dans l'Inconscient de l'interrogé.

Les publications psychanalytiques évoquent uniquement les propos des analysés, comme si ceux-ci étaient seuls et ne parlaient que pour eux-mêmes. Ainsi, par exemple, dans les « Notes prises aux présentations de malades du Dr Lacan à l'hôpital Sainte-Anne »<sup>6</sup>, on cherche en vain un seul mot sur les paroles ou les attitudes du célèbre psychanalyste. Il

---

<sup>6</sup> Revue *Scilicet*, 1968, 1: 173-77. Notons une exception : D. Winnicott, dans *Fragment of an Analysis* (1975) indique ses propos. On peut cependant déplorer qu'il ne s'agit là que du résumé d'un morceau d'analyse et non de la retranscription mot à mot d'une cure.

n'y a cependant pas de raison sérieuse de croire que la conduite de l'analyste soit un super-comportement qui échapperait aux processus que nous avons envisagés dans le chapitre précédent, notamment l'influence de l'investigateur sur son sujet et l'attribution, à la personnalité du second, de conduites suscitées (souvent sans le savoir) par le premier. Ce n'est certes pas la règle de « l'attention flottante » qui permet à l'analyste d'échapper aux leurres de la subjectivité.

En 1955, Edward Glover — le spécialiste de la technique analytique — a fait allusion à un aspect essentiel du processus d'interaction entre l'analyste et l'analysé (mais il lui a donné une explication qui ne convainc guère le non-analyste). Voici ses propos : « Même les patients qui sont durs d'oreille semblent développer une hyperacoustie particulière pour tout bruit provenant du fauteuil de l'analyste. Ceci n'est pas du tout surprenant si l'on songe à la signification infantile des bruits qui proviennent de la chambre des parents » (1955: 52).

Certains analystes se sont interrogés sur le contre-transfert et sur leur propre « Désir ». C'est un pas dans la bonne direction, mais il reste insuffisant. Aujourd'hui, on doit bien reconnaître, avec le psychanalyste américain Paul Wachtel, une grave carence de recherches objectives et méthodiques sur l'influence exercée par l'analyste sur son patient : « Il y a peu d'études, voire même aucune, sur le rapport systématique entre les divers types de comportements ou communications du patient et la parole ou le silence de l'analyste. J'ai le sentiment que les thérapeutes qui s'engageraient à participer à de telles recherches seraient choqués (et éclairés) par ce qu'ils découvriraient » (Wachtel, 1977: 73).

p 192

## ***b) L'adoption de conduites « infantiles »***

Les psychanalystes ont noté que leurs patients, en cours d'analyse, « régressent » affectivement, si pas intellectuellement. Ils expliquent ce processus d'« infantilisation » par une résurgence de l'Inconscient. On pourrait cependant rendre compte de l'apparition de comportements soi-disant « infantiles » par le dispositif psychanalytique lui-même.

Commençons par noter que, dans la plupart des cas, *le patient idéalise la psychanalyse*, surtout avant le traitement et pendant les premiers mois de la cure. Alors que la personne qui absorbe des neuroleptiques ne s'en vante généralement pas, l'analysé ne se prive pas de parler de sa cure, notamment lors des réceptions mondaines. L'individu reconnu digne de la psychanalyse sait qu'en fonction de critères culturels et financiers, tout le monde ne peut prétendre à son « traitement ». Il vit son admission à la psychanalyse comme une promotion intellectuelle et sociale. Il s'imagine que tôt ou tard une sorte de caverne d'Ali-Baba va s'ouvrir à lui et qu'il participera à une puissance occulte.

C'est ainsi que Hilda Doolittle écrit dans son journal, après sa première séance chez Freud : « Peut-être vais-je être soignée par un médicament psychique et soustrairai-je de sa caverne un flacon précieux et sans nom. Peut-être apprendrai-je le secret et deviendrai-je une prêtresse nantie du pouvoir de vie et de mort ». Kardiner rapporte dans *Mon analyse avec Freud* la pensée qui lui vint après avoir reçu la lettre par laquelle il était accepté pour une didactique : « Voici que l'occasion m'était donnée de travailler avec l'homme qui avait ouvert la voie vers les mystères de l'esprit humain » (p. 30). Au moment de commencer sa psychanalyse, Smiley Blanton éprouve une anxiété comparable à celle d'une jeune fille qui va subir son premier examen gynécologique. Il note : « À la perspective de commencer mon analyse, une assez forte angoisse m'a envahi. Indice anticipé de ma *résistance*, je me suis légèrement coupé le doigt dans la matinée tandis que je souffrais également d'un malaise digestif

assez intense ». (Notons que le futur analysé, avant même de s'être couché sur le divan, interprète déjà ses moindres gestes en termes psychanalytiques).

Il est de règle que *le patient idéalise son thérapeute*. Cette observation, qui vaut pour la plupart des formes de soins, se vérifie tout particulièrement dans la psychanalyse. Le sujet imagine son analyste comme le détenteur d'une puissance quasi magique, comme celui qui sait mieux que lui-même ce qu'il va dire. La survalorisation et l'absence de critique apparaissent surtout chez les élus des « Maîtres » de l'analyse.

p 193

Ainsi Blanton déclare à Freud : « Sans forcer mes mots, je pense que vous êtes l'un des plus grands esprits de tous les temps. Dans le présent, vous, et peut-être Einstein, êtes les deux plus grands esprits universels » (p. 83). À peine arrivée à Vienne pour son analyse, Doolittle commande une gravure du vénéré thérapeute. À la troisième semaine de son séjour, elle écrit : « La belle gravure du Professeur que je possède maintenant se dresse sur ma coiffeuse. Elle devient "l'oracle", comme cette représentation d'Osiris qu'il m'a montrée ». Elle note encore dans son journal : « Je travaillais sous la direction de l'esprit le plus distingué de cette génération et peut-être de beaucoup d'autres à venir » (p. 132). Inutile de dire qu'avec de tels patients-disciples la théorie établie se reconferme presque à chaque séance...

Il arrive cependant qu'à l'admiration béate succède une cuisante déception et un insupportable *sentiment de subordination*. L'analyste est alors perçu comme un juge, un inquisiteur ou un exploiteur de la misère névrotique. Des éléments objectifs induisent ces perceptions, que l'analyste s'empresse d'interpréter comme un « transfert négatif ». En effet, c'est l'analyste qui décide des horaires des séances et des vacances, de la durée, de la fréquence et du coût des séances, ainsi que des augmentations du tarif en cours de traitement. Contrairement aux autres soignants (médecins, travailleurs sociaux, etc.), il ne se déplace jamais, même si le patient souffre d'une agoraphobie paralysante. Il décide des postures physiques : le patient doit se coucher devant lui sans pouvoir le regarder, tandis que lui, enfoncé dans son fauteuil, examine l'analysé(e) à loisir et pense à ce qu'il veut. Il contraint à tout dire, et de préférence les choses les plus intimes, mais il ne parle que lorsque bon lui semble. Jamais il n'est tenu de répondre clairement à une question. Il dispose de formules rituelles pour renvoyer au patient toutes ses interrogations : « pourquoi posez-vous cette question ? », « qu'en pensez-vous vous-même ? », « c'est vous qui faites l'analyse », etc. Il interprète quand il en a envie et non quand le patient demande des éclaircissements ou des conseils. Si le patient veut obtenir des révélations sur les mystères qui l'habitent, il doit se montrer docile, servile. D'autre part, toute contestation est désamorcée comme « résistance » ou « projection de mauvais objets internes », et lorsque l'opposition s'intensifie, l'analyste garde obstinément un silence de mort ou menace de mettre un terme au traitement de l'« inanalysable ».

Dans *Les analysés parlent*, Frischer a longuement décrit le caractère fondamentalement asymétrique de la relation analytique. Citons quelques-unes de ses observations.

p 194

Les patients n'osent se plaindre ou se révolter. « D'avance, ils pressentent l'inutilité d'une telle démarche, liée à une absence totale de moyens pouvant faire efficacement pression sur l'analyste. Par conséquent, ils optent pour la résignation, la passivité, la ponctualité, la révolte fantasmée ou différée à une occasion propice » (p. 133). « L'analyse apparaît comme une sorte de jeu se déroulant entre deux partenaires de forces inégales. L'un est un aveugle qui cherche à retrouver la lumière, l'autre est un individu masqué qui s'abrite derrière une règle qu'il est le seul à connaître, à pouvoir utiliser » (p. 163). « Tout se passe comme si l'aliénation créée par l'analyse, l'état de dépendance permanent auquel sont assujettis certains patients, dépassaient et de loin

l'aliénation imposée par l'obéissance à toute autre doctrine, religieuse, philosophique ou politique, mais par divers aspects se situait sur le même plan que la subordination imposée par l'emploi régulier de stupéfiants ou d'alcool » (p. 284). « Le drame de l'analyse, c'est bien l'état de dépendance absolue dans lequel sont plongés certains sujets » (p. 301).

On comprend dès lors la rage de l'Homme au magnétophone, resté en analyse de 14 à 28 ans sans faire aucun progrès. Au cours de la séance où il est venu demander des comptes à son analyste, il s'écrie, en désignant le divan : « Qu'est-ce que vous vouliez que j'apprenne là-dessus ? Au contraire ! Vous m'avez désappris le goût d'essayer même de vivre avec les autres ou d'affronter quoi que ce soit en face, et ça c'est votre problème ! C'est pour ça que vous mettez les gens comme ça, parce que vous ne pouvez que leur refilez vos problèmes de père dont vous ne sortez pas ; et de séance en séance vous traînez des victimes comme ça avec le problème du père » (1969: 1831).

Le phénomène du transfert, positif ou négatif, n'a rien de mystérieux. Le setting analytique induit par lui-même des comportements apparemment « infantiles ». En fait, le patient réagit à l'analyste, par la docilité ou la révolte, comme il réagit à un personnage qui exerce une forte autorité sur lui. Dans certains cas, il se comporte alors comme il s'est comporté à l'égard des parents (c'est le processus de « généralisation du stimulus »), mais sa conduite actuelle ne s'explique pas toujours et nécessairement comme la simple répétition d'une attitude passée.

La pression de la situation présente offre souvent une explication suffisante. Comme les sujets de Martin Orne et de Stanley Milgram (voir *supra*), les psychanalysés sont tentés d'obéir au maître de cérémonies parce que l'obéissance est une conduite généralement récompensée. Ils deviennent agressifs et revendicateurs lorsque la soumission s'avère stérile et contredit leur amour-propre. Qualifier de « transfert d'attitudes infantiles » toutes les réactions d'un être en désarroi, c'est une *justification facile* pour l'analyste qui veut maintenir un pouvoir exorbitant et cacher son impuissance à aider efficacement. Sauf exceptions, ce n'est pas en étant placé dans une situation de forte dépendance qu'une personne perturbée devient plus autonome. Carl Rogers, qui avait commencé à se former à la psychanalyse, a vite compris cette réalité, raison pour laquelle il a remplacé la position couchée par le face à face, le rapport de subordination de l'« analysé » par une relation davantage respectueuse de la personne du « client ». Bien d'autres psychologues et psychiatres ont suivi son exemple.

p 195

## 6. Le psychanalyste comme renforçateur

### a) *L'expérience princeps de Skinner*

Un rat se trouve dans une boîte où un levier lui permet d'obtenir de la nourriture. Au début, l'animal touche au hasard les murs et le levier. Ensuite, il actionne le distributeur de plus en plus souvent.

Cette situation est l'exemple le plus simple d'un comportement orienté vers un but. On y trouve les éléments essentiels d'un schéma explicatif d'une étonnante fécondité. Le levier est un *stimulus discriminatif*, c'est-à-dire un élément en présence duquel le sujet réagit ; la pression sur le levier est un *comportement opérant*, une action du sujet sur l'environnement en fonction de conséquences ; la nourriture est un *renforçateur*. L'ensemble des interactions entre les circonstances, l'action et ses conséquences renforçantes s'appelle les *contingences de renforcement*.

Skinner a montré que la conduite dépend des incitations produites par le milieu et de l'effet que la conduite est susceptible de produire. Ainsi Kluge Hans frappe le sol parce qu'il perçoit certains signaux et parce qu'il est régulièrement récompensé en agissant de la sorte. L'individu qui participe sans le savoir à une expérience de conditionnement verbal parle des thèmes déterminés par le psychologue parce qu'il est subtilement approuvé chaque fois qu'il agit dans le sens programmé. On peut multiplier les exemples à l'infini, qui démontrent que *le comportement est modelé par ses conséquences*.

### ***b) Les poteaux indicateurs***

La conduite de l'analysé peut, comme n'importe quel comportement, être l'objet d'une analyse fonctionnelle en termes skinneriens.

Dans la cure, le patient est invité à « dire tout ce qui lui passe par la tête ». En fait, les idées qui surgissent sont d'emblée orientées par les particularités de la situation. La souffrance — s'il s'agit d'un malade — ou le désir d'entrer dans la confrérie des analystes — s'il s'agit d'un didactisant — canalisent le flot des images et des mots. L'analysé parle « spontanément » de thèmes qu'il sait être « analytiques » : son enfance, ses rêves, sa sexualité. Couché sur le divan, l'étudiant ne se met pas à répéter ses cours, la ménagère n'énonce pas la liste des produits à acheter au supermarché ... Les séances sont trop coûteuses que pour perdre du temps.

Il est dès lors bien compréhensible que Wortis note, dès la seconde séance d'analyse : « Je dis à Freud que j'éprouvais une impossibilité à laisser librement flotter ma pensée car j'étais sûrement influencé par sa présence et par ce qu'elle me faisait venir à l'esprit : sexe et névrose. Il ne fit aucun commentaire et me dit seulement de continuer. Il me semblait évident que nos pensées ne peuvent être que différentes lors de situations différentes et que la simple présence d'un psychanalyste a tendance à faire surgir électivement certaines idées, certains souvenirs » (p. 34).

p 196

Blanton commence son analyse de la façon suivante : « Tout d'abord, je me suis arrêté au sentiment de contrariété que j'avais éprouvé à m'être trouvé en retard pour ma séance. Puis je lui ai dit combien j'étais content d'entreprendre mon analyse avec lui, car lui je l'avais toujours hautement apprécié, alors que je n'aimais ni Jung, ni Adler. Quand Freud m'a demandé pourquoi, je lui ai répondu que je ne saurais pas exactement l'exprimer mais tout simplement que je sentais les choses ainsi » (p. 15). Ces lignes illustrent joliment le fait que, souvent dès ses premières paroles, l'analysé cherche à attirer l'attention de l'analyste et à se concilier ses bonnes grâces.

Freud a noté, incidemment, le moulage des associations « libres » du patient par la théorie psychanalytique. Dans le compte rendu de la première séance de l'Homme aux rats, il écrit : « Il fait l'impression d'une personne à la tête claire, perspicace. Interrogé par moi sur ce qui l'amène à mettre au premier plan les renseignements sur sa vie sexuelle, il répond que c'est là ce qu'il sait de mes doctrines » (VII 384). Freud n'a malheureusement pas examiné cette question de plus près.

Au fil des séances, l'analysé se sent régulièrement désemparé. Il reçoit alors quelques indications, plus ou moins subtiles, sur l'intérêt de ce qu'il énonce. Le modèle archaïque de ces manœuvres est le jeu bien connu « tu brûles ... tu refroidis ».

*L'analyste pose des questions.* Ainsi, dans le compte rendu de sa 7<sup>e</sup> séance, Wortis note : « Je repris le récit de ma petite enfance. Freud me posa quelques questions particulièrement précises sur des expériences sexuelles précoces ». Pour sa part, le maître viennois avait écrit qu'il avait constaté qu'une question bien orientée éclaire un homme sur ce qu'il ignorait (IV 23). Socrate l'avait déjà « démontré » ... Ce que savent

aujourd'hui les psychologues et sociologues, c'est que la réponse à une question peut être largement déterminée par la question elle-même.

Des poteaux indicateurs discrets sont les interjections du genre « ah », « tiens ? » et bien sûr le fameux « mhm » sur le pouvoir duquel il est inutile de revenir. Nous nous limitons ici à une note de Blanton qui apparaît déjà à sa 5<sup>e</sup> séance : « Je suis frappé par une certaine façon qu'a Freud de produire un son avec son gosier — une sorte de grognement, d'exclamation non verbale —, de modulation en somme, destinée à manifester son accord ou sa sympathie au patient, mais sans gêner son flux associatif » (p. 26).

p 197

Il n'est pas nécessaire que l'analyste use de beaucoup de mots pour communiquer. Comme le note Doolittle au sujet de Freud : « Une signification particulière s'attache à la moindre de ses remarques, au plus insignifiant de ses gestes » (3<sup>e</sup> séance). En voici un exemple : « Calmement, il va rester assis comme un vieux hibou dans un arbre. [...] A un certain moment, il va étendre brusquement le bras de manière un peu alarmante, pour insister sur un point. Ou bien alors, se faisant toujours une "fête" de la chose, il va se lever et dire : "Ah, maintenant nous devons fêter cela", et il va procéder au rituel élaboré — qui consiste à choisir, puis à allumer son cigare » (p. 137).

Citons enfin un exemple de « *poteau-frontière* » : Wortis ayant parlé de Kraepelin, « Freud s'était remis à pianoter sur la tête du divan, geste qui lui était coutumier chaque fois qu'il était impatienté ou mécontent » (p. 171). Cet indice suffit évidemment à réorienter dans le « bon » sens le train des associations ...

### ***c) Les renforcements positifs***

L'explication du comportement ne peut se limiter au schéma « stimulus-réponse », c'est-à-dire à l'examen de la situation qui précède la conduite. Il faut toujours observer ce qui suit le comportement, les éléments qui surviennent en réaction à la conduite.

L'analyste ne fournit pas seulement des indications : il accorde aussi des « récompenses ». Il peut par exemple féliciter le patient qui a bien parlé ou bien interprété.

Le dialogue, qui termine la première séance de Kardiner chez Freud, illustre bien ce fait : « Freud m'interrompit et me demanda : "Avez-vous préparé cette séance ?" Je répliquai : "Non ! Mais pourquoi me posez-vous cette question ?"

— "Parce que cette présentation était parfaite. Je veux dire *druckfertig* (bon à tirer) comme on dit en allemand. À demain". Il me serra la main et je partis, ravi, impressionné par l'idée que "je pouvais réellement retenir son attention". En le quittant, je supportais difficilement l'idée d'attendre la séance du lendemain » (1977: 59s).

Autre exemple. Doolittle, après qu'elle ait analysé elle-même un rêve au cours de sa séance, s'entend dire par le « Professeur » : « Mais vous êtes très intelligente », intervention que la poétesse commente joliment : « Ce n'est pas moi qui suis intelligente. Je ne fais qu'appliquer à ma propre équation certaines de ses découvertes » (p. 64).

Les renforcements les plus fréquents sont de petites marques d'attention, par exemple sous la forme d'exclamations, comme « parfaitement » ou « exactement », que Wortis note (p. 42) en réaction à certaines de ses explications durant son analyse chez Freud. Il y a évidemment le célèbre « mhm », rapporté avec ingénuité par Blanton lors de sa seconde tranche d'analyse :

« Une fois encore je suis frappé par l'aptitude de Freud à se montrer tout à la fois distant et cependant aimable, chaleureux et cordial. La façon très particulière dont il manifeste son assentiment en modulant des sons inarticulés donne au patient l'impression d'être écouté avec une grande attention — c'est le cas d'ailleurs —, le sentiment que son discours a de l'importance et se trouve en accord avec les vues du Professeur » (p. 68).

p 198

Dans un style plus direct, une patiente citée par Fischer déclare : « J'étais très soucieuse que l'analyste ne s'emmerde pas, je faisais des efforts d'imagination et d'humour pour que les séances ne soient pas pesantes ... J'étais très contente quand il riait ... Au bout d'un certain temps, il a dû trouver que ça commençait à bien faire » (p. 210).

Le lecteur qui relit dans cette perspective le cas du Petit Hans découvre, presque à chaque page, de jolis renforçateurs octroyés par un père ravi d'envoyer au célèbre Professeur des histoires qui confirment ses théories. En voici des échantillons. Un matin, au réveil, Hans vient trouver son père et déclare : « Écrivons quelque chose pour le Professeur » (VII 333), puis il invente des histoires extravagantes. Un autre jour, le garçonnet raconte des choses tout à fait contradictoires et ajoute : « c'est bien tout de même, pour qu'on puisse l'écrire au Professeur » (p. 307).

*En psychanalyse, le renforçateur le plus typique est l'interprétation.* Le patient, convaincu d'avance que ses difficultés proviennent de complexes enfouis au fond de l'Inconscient, accueille la moindre explication comme le voyageur du désert reçoit une goutte d'eau. L'analyste prend tout son temps pour distiller le précieux breuvage. Il suit le conseil de Freud : « On ne peut commencer à interpréter avant qu'un transfert sûr, un rapport régulier ait été établi chez le patient » (VIII 473). En d'autres termes : ce n'est que lorsque l'analysé a fait preuve de soumission que l'analyste peut, comme le dit encore Freud, « intervenir spontanément pour compléter les allusions et tirer des conclusions sur ce que le patient n'a fait qu'effleurer » (XV 12).

Les interprétations permettent à l'analyste d'énoncer à haute voix ses repères théoriques, elles sont des injections de concentré de doctrine dans le processus associatif.

Une technique sophistiquée pour attraper les gobe-mouches est l'interprétation énigmatique. Les lacaniens s'en sont fait une spécialité. Lacan l'a habilement justifiée : « Ce procédé rejoint la technique que l'on désigne sous le nom de zen, et qui est appliquée comme moyen de révélation du sujet dans l'ascèse traditionnelle de certaines écoles extrême-orientales » (1966: 315).

L'analyste parle comme un mystagogue ; le patient se dit qu'il n'est pas encore assez loin dans son analyse pour bien comprendre. Ces interventions sibyllines sont généralement gratifiantes : le patient en retire toujours « quelque chose », surtout s'il peut en discuter avec des amis plus « avancés » que lui. De toute façon, elles lui donnent le sentiment de participer à un (très lent) processus divinatoire. Du côté de l'analyste, l'avantage est énorme : il ne prend jamais le risque de se tromper.

p 199

Notons au passage que Freud avait déjà usé de la technique du mot énigmatique. Kardiner raconte (p. 111) qu'à l'époque où il faisait son analyse chez Freud, un de ses collègues, qui avait été en analyse didactique chez le maître viennois, était devenu impuissant avec sa femme après l'avoir trompée. Laissons la parole à Kardiner :

« Quand sa femme arriva — alors qu'il n'était plus en cure avec Freud —, il découvrit qu'il était impuissant. Après quelques tentatives, il fut pris de panique : «Comment ?

Impuissant *après* une analyse !” Complètement désespéré, il se décida finalement à écrire à Freud pour lui demander un rendez-vous (on ne pouvait pas joindre Freud par téléphone). Il lui fit une brève description de sa situation et de son embarras. Freud lui accorda un rendez-vous et écouta son histoire. Il pensait que Freud torturé de remords le reprendrait en analyse. Mais Freud ne souffla mot de tout l'entretien. À la fin de l'heure, il se leva et lui serra la main comme d'habitude en disant : “*Und jetzt sehe ich dass Sie ein wirklich und anständiger Kerl sind*” (Eh bien, maintenant, je vois que vous êtes un très brave garçon !) et il le reconduisit à la porte. Tout ce qui restait à Vienne de notre bande fut invité à se réunir dans un café de la Währingerstrasse pour examiner ce que cette phrase laconique voulait dire. La discussion dura des heures. Mais nous arrivâmes finalement à une conclusion plausible. Voici donc ce que Freud avait voulu dire : jusqu'à maintenant — c'est-à-dire avant votre analyse — vous étiez plus ou moins une canaille. Après votre analyse, vous avez quand même l'élégance d'être impuissant avec la femme que vous avez trahie. Ainsi se termina notre délibération ».

On pourrait longuement et en des sens divers commenter ce récit ...

#### **d) Les interventions aversives**

L'expérimentateur qui veut faire disparaître un comportement chez un rat dispose de deux méthodes : le choc électrique (technique punitive) et la suppression de tout renforcement positif (procédure d'extinction). Le psychanalyste dispose des mêmes procédés, mais en use de façon plus subtile, compte tenu des particularités de l'Homo sapiens. Lorsque l'analyste entend le patient parler des thèmes qu'il juge inintéressants, il n'y discerne que des « résistances ». Il peut alors recourir à une large panoplie de stimuli punitifs : intonation de la voix, bâillements, rire ironique, silence persistant, raccourcissement des séances (technique mise à la mode par Lacan), expression du visage à la sortie, façon de serrer la main en congédiant, etc. Il peut même se montrer ouvertement mécontent et menacer de mettre un terme à la cure. Ainsi, après un mois et demi d'analyse, Wortis entend Freud lui dire : « L'analyse ne progresse pas. Je ne sais pas pourquoi. Nous n'avons rien découvert : tout est si simple. Je propose que nous essayons encore, disons deux semaines, et que si la situation ne s'améliore pas, nous abandonnions » (p. 91). Dans le compte rendu de la même séance, Wortis note encore : « Je crois qu'il déclara que j'avais des “résistances caractérielles” (*Charakterwiderstände*). C'était nouveau pour moi et cette remarque sonnait désagréablement. “J'espère que nous pourrons continuer” dis-je. “Nous verrons comment cela se présentera” répondit Freud » (p. 93).

p 200

Généralement, l'analyste est plus discret dans son émission de « stimuli aversifs ». Ainsi, après sa 5<sup>e</sup> séance, Blanton note : « J'ai fait montre aujourd'hui d'une forte résistance en bavardant de choses superficielles. Freud m'a donné l'impression de s'ennuyer un peu. Peut-être toutefois n'est-ce pas là le mot propre, toujours est-il qu'il n'était pas satisfait » (p. 25).

Le même analysé fournit une jolie illustration de la « procédure d'extinction ». À la 4<sup>e</sup> séance Freud lui déclare : « Quand nous atteindrons des niveaux plus profonds, je ne resterai pas aussi souvent silencieux, je vous donnerai davantage de moi-même » (p. 23). (Autrement dit : parlez-moi de masturbation, d'homosexualité, de fantasmes d'inceste et du meurtre du père ... et vous entendrez ma voix ; sinon ma bouche restera cousue).

Un fait remarquable : certains patients n'osent pas aborder des questions qui touchent directement l'analyste, par exemple celle du montant des honoraires. Frischer cite une femme qui lui confie : « La séance est à 70 francs ; si je lui [ma psychanalyste] donne 100 francs, elle refuse le billet et je dois la prochaine fois payer les deux séances à la fois.

Pour toutes ces raisons, j'aurais préféré payer au mois, mais probablement que tout ça, pour elle, c'est important ... Je n'ai jamais osé lui en parler » (p. 25). — Doolittle est constamment paralysée par la peur d'évoquer des idées qui pourraient peiner Freud : l'antisémitisme, la vieillesse, la mort (pp. 50, 52, 57, etc.). Bien souvent ces « comportements d'évitement » — comme on les appelle en psychologie — restent incompris par l'analyste et parfois par le patient lui-même.

### ***e) La diversité des programmes***

Le psychologue désigne par « programmes de renforcement » les différentes façons de délivrer des stimuli. Des expériences bien contrôlées montrent que l'agencement des renforcements importe autant sinon plus que leur quantité. Ainsi des comportements peu récompensés peuvent se maintenir très longtemps si les renforçateurs apparaissent de façon intermittente ou aléatoire. La machine à sous en offre une jolie illustration. Or, du point de vue du patient en analyse, les interventions de l'analyste surviennent précisément de cette façon. Une fois que le comportement est bien installé — jouer à la roulette ou parler sur un divan — les renforcements peuvent se faire plus rares sans que le sujet abandonne la partie. On parle alors d'un *programme à proportion variable, favorablement arrangé* ...

p 201

### ***f) Le renforçateur renforcé***

Skinner raconte une mini-fable particulièrement instructive. Un rat dit à son compagnon de « boîte » : « Regarde comme mon psychologue est bien conditionné ; chaque fois que j'appuie sur ce levier, il me donne une boulette ».

Le conditionnement est généralement un processus avec un feedback. L'individu qui semble tirer les ficelles est à son tour conditionné. L'enfant qui reçoit de sa mère des marques d'attention chaque fois qu'il pleure est « renforcé » par elle à pleurer, mais réciproquement, en cessant de pleurer dès que sa mère l'entoure, il la conditionne à agir de la sorte.

Un expérimentateur ne peut facilement modeler un sujet que s'il règle ses interventions sur les réactions de ce dernier. Les comportements du second, s'orientant dans la direction souhaitée par le premier, constituent pour celui-ci des renforcements qui l'incitent à continuer à renforcer de telle ou telle façon... De la même manière, le psychanalysé finit par exercer un certain contrôle sur l'analyste. Dès que le patient a saisi quels thèmes font réagir le « renforçateur », il dispose ses asticots, et, « comme par hasard », les deux acteurs retrouvent dans l'analyse tout ce qu'ils cherchaient...

### ***g) Le divan comme Skinner-box***

Les psychanalystes proclament que leur divan est le lieu d'une libération de la Parole. Une étude fonctionnelle des comptes rendus des cures, dont nous disposons, démontre que le divan est un lit de Procuste. Le patient se trouve, *mutatis mutandis*, dans une sorte de boîte de Skinner. Son « discours » est un *comportement opérant*, une conduite contrôlée par les réponses de l'analyste. La fréquence de l'évocation d'un thème s'explique moins par un complexe sous-jacent, que par le programme des renforcements.

Quelques sujets se rendent vite compte de cette duperie qui, le plus souvent, reste inconsciente. Ainsi Wortis, après un mois d'analyse, déclare à Freud : « Il me semble qu'en votre présence, il m'est arrivé beaucoup de choses, que j'en ai dit aussi beaucoup parce que je sentais que cela *s'accorderait* avec vos idées ou vos intérêts. Je sais que

vous vous intéressez au matériel névrotique. Quand je suis avec un ami que le socialisme intéresse, par exemple, je réfléchis sur le socialisme et j'en parle avec lui » (p. 73).

De son côté, Kardiner dans *Mon analyse avec Freud* : « En comparant mes notes avec celles d'autres étudiants, je me suis aperçu que l'homosexualité inconsciente, tout comme le complexe d'Œdipe, faisait partie de la routine d'une analyse » (p. 92). « Une fois que Freud avait repéré le complexe d'Oedipe et conduit le patient jusqu'à son homosexualité inconsciente, il ne restait pas grand-chose à faire. On débrouillait le cas du patient et on le laissait recoller les choses ensemble du mieux qu'il pouvait. Quand il n'y réussissait pas, Freud lui lançait une pointe par-ci par-là afin de l'encourager et de hâter les choses » (p. 125).

p 202

On comprend dès lors cette observation de D. Frischer : « Au cours de certaines séances, le sujet prend conscience d'être sous l'emprise d'une volonté étrangère, dominatrice et puissante, qui se substitue à lui, parle à sa place » (p. 232).

L'analyste peut parfois vouloir ouvertement un lavage de cerveau. Citons à titre d'exemple une lettre de Freud à Pfister : « Je *m'acharne* en ce moment à exiger de lui qu'il résiste exprès à la masturbation fétichiste *afin de confirmer*, par ce qui lui est personnel, tout ce que *j'ai deviné* de la nature du fétiche ; il ne veut pas croire que cette abstinence nous y conduira » (11-4-1927, je souligne).

Évidemment, le nouvel inquisiteur se comporte de façon infiniment plus délicate que son prédécesseur du Moyen-âge. Un climat d'intimité et une voix douce suffisent pour faire « avouer » au patient une série de conduites sexuelles, perpétrées tout au moins sous forme fantasmatique. On ne peut conditionner n'importe quel comportement avec n'importe quoi ; on peut cependant en conditionner beaucoup avec fort peu de choses, *même sans en avoir l'intention*.

L'analyste n'a pas l'habitude d'être bavard ; il n'en a pas moins de pouvoir. Moins il parle, plus la moindre de ses paroles prend de l'importance pour indiquer au patient vers où chercher (« associer ») pour trouver la soi-disant source cachée des troubles. Le psychanalyste prétend qu'il fait du « sur mesure » : en vérité, il ne fait que du « prêt-à-porter ». A longueur de séances, les associations de l'analysé sont lentement digérées par la théorie analytique, de la même façon que le chou absorbé par un lapin devient du lapin. Une partie, bien sûr, n'est pas assimilable et se trouve évacuée comme « *Widerstand* ».

Ce que dit le patient en analyse est parfois en rapport avec ses véritables problèmes, mais c'est toujours en rapport avec les dogmes de l'analyste. Celui-ci filtre ce qui s'accorde avec ses prémisses et plie les associations du patient à ses cadres interprétatifs ; l'analyste est en outre largement responsable des thèmes qui apparaissent. Les prédictions qu'il formule dès les premières séances se vérifient parce qu'elles sont posées au départ. Le psychanalyste déclare qu'une série de fantasmes n'apparaissent que dans la cure : c'est exact, mais il oublie que c'est la situation qui les suscite et les modère.

Lorsque les aveux de l'analysé s'accordent avec ses préjugés, le psychanalyste dit que les résistances sont vaincues et que le transfert est positif. Le bon patient, c'est le bon élève, celui dont les paroles sont l'écho de la doctrine. L'analyste croit être le miroir de son patient. En fait, c'est le patient qui est un miroir. L'analyste est tout heureux de retrouver dans les paroles de l'analysé le scénario qu'il lui a soufflé ; il est chaque jour un peu plus convaincu de détenir la Vérité. Il comprend difficilement que des praticiens d'autres Écoles (jungienne, adlérienne, etc.) puissent observer autre chose. Il oublie que les patients de ces derniers ont été autrement programmés. Ainsi le matériel qui « vient au jour » en dit autant et même plus sur le renforçateur que sur le sujet. La cure est un jeu de rôle

inconscient : le patient joue le rôle qu'on lui souffle. La mise en divan est une mise en boîte ...

p 203

Un dernier point. Dans le journal de son analyse, Doolittle note, deux semaines après le début de la cure : « Peut-être Freud a-t-il senti que je faisais vraiment des efforts pour transformer en événements dramatiques une histoire qui n'était, somme toute, qu'une "atmosphère" » (p. 82). De son côté, Wortis note, après un mois : « A ce stade, j'ai commencé à examiner sérieusement la marche de cette analyse et j'ai eu l'impression que l'on prenait de simples taupinières pour des montagnes » (p. 73). Le principal inconvénient du conditionnement subi par l'analysé est que ce dernier cherche généralement dans une mauvaise direction et accorde souvent beaucoup d'importance à des éléments non déterminants. On assiste alors à une *pathologisation de la vie quotidienne* et à une complication néfaste d'une existence déjà problématique.

### ***h) Qui simplifie ?***

Le scientifique n'a pas l'ambition de tout dire. Le poète et le philosophe, eux aussi, n'envisagent qu'un aspect des choses. Freud, comme tout le monde, simplifie. Pour lui, l'attachement à l'épouse n'est qu'un amour clandestin de la mère : « découvrir l'objet, écrit-il, c'est en définitive le retrouver » (V 123) ...

Le psychologue scientifique formalise les aspects du comportement qui se prêtent à une analyse objective. Il reconnaît volontiers l'importance des conduites imaginaires et symboliques, mais, en les analysant, il se centre sur les données contrôlables. Ses abstractions ont dès lors un avantage sur celles de Freud : elles permettent des prédictions plus précises et une action plus efficace sur des facteurs réellement importants des conduites problématiques.

Lorsqu'il examine la dynamique d'un traitement psychologique, le psychologue a une vue moins simpliste que le psychanalyste. Ce dernier se centre uniquement sur un des deux acteurs (le patient) et, de ce fait, attribue à l'« appareil psychique » de l'analysé ce qui résulte en réalité d'une subtile interaction entre deux personnes se rencontrant dans un cadre particulier. Le psychanalyste s'interroge parfois sur son Désir, mais il n'examine pas objectivement comment ses moindres comportements sont renforcés par le patient et ont une valeur renforçante pour celui-ci. Le psychologue, lui, cherche à mettre en évidence le fonctionnement des éléments structuraux qui, dans les actions et les *rétroactions*, s'avèrent les plus décisifs...

p 204

## **7. Le cas de l'analyse didactique**

« *Bene, bene, bene, bene respondere :  
Dignus, dignus est intrare  
In nostro docto corpore  
Bene, bene respondere. »*

Molière, *Le Malade imaginaire*

L'analyse didactique, pièce maîtresse de la formation du psychanalyste, mérite une attention particulière car le façonnement de l'esprit y est généralement plus poussé que dans les analyses thérapeutiques.

Rappelons que la nécessité de la didactique ne s'est affirmée que lentement. En 1912, Freud rend hommage à l'École de Zurich pour avoir formulé cette exigence (VIII 382) mais, en 1914, il écrit encore qu'« on peut faire sa propre psychanalyse grâce à l'analyse de

ses propres rêves », pour autant qu'on soit « bon rêveur et pas trop anormal » (X 59). Enfin, en 1925, au congrès de Bad-Homburg, la didactique devient une condition de la reconnaissance du titre d'analyste par l'Association Internationale. Le système de cooptation est ainsi généralisé.

Comme toujours, la meilleure façon de ne pas se laisser duper par les arguments d'autorité consiste à examiner les faits concrets. Voyons donc, par exemple, l'analyse de Blanton. Ce didactisant écrit après sa 6<sup>e</sup> séance :

« Très intéressante séance aujourd'hui. Au milieu de l'analyse d'un rêve, Freud m'a demandé : Savez-vous pourquoi vous opposez une si forte résistance ?

— Non, à moins que ce rêve soit en relation avec ma vie sexuelle, ai-je répondu.

— C'est plutôt avec votre analyse qu'il se trouve probablement en relation, m'a dit Freud. Je me suis aperçu que dans les rêves l'automobile symbolisait souvent l'analyse » (p. 27).

Ce morceau de didactique montre comment le candidat au titre vient au devant des explications de son instructeur (« c'est en rapport avec ma vie sexuelle ? ») et à quel point il peut d'avance être convaincu de la théorie et des interprétations symboliques, même les plus rapides. Dans le cas cité, Blanton accepte les équivalences : automobile = cure ; conducteur = psychanalyste, et conclut (à la même séance) : « Une fois encore j'ai été frappé par l'aisance et la douceur de Freud. Il n'exerce aucune pression sur vous. Il est rare de l'entendre énoncer des affirmations catégoriques : lorsque cela lui arrive, c'est sur un ton nullement péremptoire. Oui, je me sens à l'aise avec lui » (p. 27).

On devient psychanalyste comme on entre dans une secte. Pour être admis aux mystères, le futur initié doit faire acte de soumission. Freud le rappelle clairement à Wortis, après trois mois d'analyse : « Vous devez apprendre à absorber certaines choses et à ne pas les discuter. Vous devez changer d'attitude. [...] Acceptez ce que l'on vous dit, réfléchissez-y et digérez-le. C'est la seule façon d'apprendre. *Il faut le prendre ou le laisser* » (p. 128).

p 205

Pour pénétrer dans la tour d'ivoire de l'Inconscient freudien, il ne faut pas expérimenter ou démontrer, mais éprouver, assimiler et croire. L'initiation sacramentelle consiste en une lente et très coûteuse purification. On voit dès lors ce que sous-entendent ces paroles de Freud sur l'objectif du rite d'entrée : « Le résultat de l'analyse didactique est atteint lorsqu'elle a permis à l'élève de se convaincre fermement de l'existence de l'inconscient, qu'elle lui a apporté, grâce à l'émergence du refoulé, des perceptions qui, en dehors de l'analyse, paraîtraient incroyables » (XVI 95). En d'autres termes : « le discours vrai apparaît » et la didactique se termine lorsque le novice est persuadé de la doctrine et reformule sa vie à travers elle.

A l'époque où Albert Ellis était encore psychanalyste, il reconnaissait déjà que : « Les jeunes analystes peuvent être excessivement influencés par leurs analystes didacticiens et peuvent inconsciemment (ou consciemment) consacrer la plus grande part de leurs années de pratique subséquente à mettre en œuvre les points de vue de leurs analystes didacticiens. Des notions relatives à la théorie et au traitement, fortement biaisées et parfois tout à fait fausses, peuvent ainsi se perpétuer » (1950 : 102). En fait, il ne faudrait pas ici parler de quelques analystes, mais bien d'une tendance générale de la confrérie.

Il est remarquable que les grandes variations de théorie dans la psychanalyse se soient produites surtout chez les premiers disciples de Freud, à une époque où les didactiques étaient courtes et peu exigeantes. Une fois les doctrines (freudienne, jungienne, reichienne, kleinienne, etc.) mises en place et le rite initiatique devenu plus coûteux, le

foisonnement des conceptions s'est tari. En 1939, Politzer pouvait déjà noter : « les travaux psychanalytiques tournent en rond en ruminant constamment les mêmes thèmes » (rééd., 1969: 283).

La didactique et l'analyse contrôle devraient en principe réduire « l'équation personnelle ». En réalité, le disciple pétrit sa « nébuleuse intérieure » jusqu'au moment où son guru le sacre psychanalyste. L'apprenti est « *dignus intrare* » lorsqu'il « répond bien », lorsque sa mise en condition est suffisante, lorsque l'autosuggestion remplace ou complète la suggestion. Du fait que l'analyste didacticien décide du moment de l'accession au fauteuil lucratif, les élèves ne se trouvent pas encouragés à la contradiction. Bien au contraire, certains acceptent n'importe quelles compromissions. Un exemple. Kardiner note dans le compte rendu de sa didactique :

« J'avais peur de Freud : je craignais qu'il découvre mon agressivité cachée. Je passai donc une alliance muette avec Freud : “Je continuerai d'être docile pourvu que vous m'accordiez votre protection”. S'il me repoussait, je perdais à jamais toute chance d'entrer dans le cercle magique de la profession. Mais cet accord tacite eut pour effet de dérober à l'analyste tout un aspect important de ma personnalité » (p. 90).

p 206

Sans doute Lacan ne croyait-il pas si bien dire en parlant de la « passe » pour désigner le rite de clôture de la didactique. Celui qui ignore jusqu'où mènent pareilles pratiques peut lire le réquisitoire de Jeanne Favret :

« Le 22 mars dernier, j'ai quitté l'École freudienne de Paris. Quelques semaines auparavant, une analyste de l'École dont j'avais, depuis toujours, aimé la vitalité, le rire et l'insolence, s'était tuée peu après avoir été prise, comme tant d'autres, dans cette machine à mouliner les sujets qui se nomme la “passe”. [...] La passe ne peut produire que des élèves, des morts ou des fous » (1977).

Ainsi donc la didactique est une entreprise très exigeante, en temps, en argent et en dépenses mentales. Il faut que le candidat livre sa vie intime, dénude toute sa personnalité et fasse preuve de soumission. Ce rite d'initiation se déroule sur une période variant entre quatre et plus de dix ans<sup>7</sup>, et exige des sommes d'argent considérables. Un exemple rapporté par Frischer montre comment l'argent circule dans la mafia des analystes parisiens :

« Un jeune médecin, héritier d'une cinquantaine de millions et en analyse chez Lacan, avoue payer 400 francs des séances de dix minutes. Il y retourne, à des périodes où des choses particulièrement importantes émergent de l'inconscient, jusqu'à dix fois par semaine, ce qui représente une somme pouvant atteindre deux millions anciens par mois d'analyse » (1977: 246).

La théorie de la dissonance cognitive permet de prédire qu'un individu accordera d'autant plus de valeur à son initiation que celle-ci aura été difficile et coûteuse. Aronson et Mills ont réalisé de jolies expériences qui montrent qu'il en va bien ainsi : une position sociale a d'autant plus de prestige, aux yeux du bénéficiaire et de son entourage, qu'elle suppose davantage de souffrances ; l'allégeance à un groupe est d'autant plus forte que l'adhésion a été pénible. On ne s'étonnera donc pas de constater que l'analyste « est intégré dans sa Société de façon plus indissoluble encore qu'un Pythagorien, un Stoïcien ou un Épicurien pouvaient l'être dans leurs propres organisations » (Ellenberger, 466).

---

<sup>7</sup> Cf. D.E.A. (1977) ou encore des déclarations d'analystes, par exemple Winnicott, qui écrit avoir été en analyse avec Ernest Jones pendant 10 ans, avant de l'être avec J. Rivière pendant quelques années de plus (1970: 140, 146).

Parmi les « renforcements » de la docilité durant le rite d'initiation, on peut noter : le plaisir de retrouver en soi la théorie apprise dans les livres, le sentiment de circuler sur les hautes cimes de la culture et de dépasser les tabous collectifs, la perspective de pouvoir un jour s'installer dans le fauteuil magique et d'y faire des profits substantiels ... Une des gratifications les plus importantes de la didactique est sans doute le sentiment d'une clairvoyance exceptionnelle. Cette conviction est telle que Jung en a tiré parti pour oser

p 207

affronter le fondateur de la psychanalyse lui-même. À la remarque de Freud sur un de ses lapsus, il répondait : « Je ne suis pas névrosé du tout — bien heureux ! Je me suis en effet fait analyser *lege artis* et tout humblement, ce qui m'a fort bien convenu. Vous savez bien jusqu'où peut aller le patient dans son auto-analyse, il ne sort pas de sa névrose — comme vous » (18-12-1912). La réponse de Freud montre que Jung avait touché le point le plus névralgique : « Celui qui, en se conduisant anormalement, crie sans arrêt qu'il est normal, éveille le soupçon qu'il lui manque l'intuition de sa maladie. Je vous propose donc que nous rompions tout à fait nos relations privées » (3-1-1913).

En 1924, le même genre d'arguments fut appliqué par Freud à Rank, lorsque ce dernier développa des idées contraires à la doctrine établie. Jones raconte : « Dans une lettre à Rank, Freud avait suggéré plutôt imprudemment qu'il n'aurait pas écrit son livre s'il avait été analysé parce qu'il aurait craint d'introduire ses propres complexes dans sa théorie. Sur quoi Rank furieux répondit que d'après ce qu'il avait pu voir des analysés formés par Freud, il s'estimait heureux de n'avoir jamais été analysé. Et Freud de commenter : "Voilà qui dépasse tout" » (III 77). Quand on lit à la même page : « Dix-huit mois auparavant, Freud avait déclaré que durant les quinze années où il avait connu Rank, il lui était à peine venu à l'esprit que Rank eût besoin d'une analyse », on comprend que l'argument de la didactique n'est qu'un moyen d'avoir toujours le dernier mot.

## 8. *Homo psychoanalyticus*

Au cours d'un one-man-show télévisé, Lacan déclarait, en langage lacanien : « L'inconscient en ex-iste d'autant plus qu'à ne s'attester en clair que dans les discours de l'hystérique, partout ailleurs il n'y en a que greffe : oui, si étonnant que cela paraisse, même dans le discours de l'analyste ou ce qu'on en fait, c'est culture » (1973b: 26).

En bon français, cela signifie :

1. L'inconscient psychanalytique n'apparaît clairement que chez les hystériques. Ceci ne nous étonne guère. Freud a élaboré sa théorie à partir de l'observation de quelques hystériques et, d'autre part, les hystériques sont les caméléons de la psychopathologie, toujours disposés, pour séduire le thérapeute, à faire son jeu et à confirmer ses théories.

2. « Partout ailleurs il n'y a que greffe », c'est-à-dire des portions implantées après coup. « Même le discours de l'analyste » ne fait que refléter la « culture », c'est-à-dire l'idéologie propagée par Freud et ses acolytes.

p 208

Plus d'un lacanien sera incommodé par ma lecture de l'énoncé du grand Pontife... Une des astuces de Lacan et de ses dévots consiste à recourir à une phraséologie contorsionnée qui permet de rétorquer à tout objectant que chaque mot signifie bien autre chose que ce qu'il semble dire. Quoi qu'il en soit — et Lacan n'est pas le premier à le reconnaître — le psychanalyste ne conditionne pas seulement son patient et son futur coreligionnaire : il modèle encore le « discours » d'une certaine intelligentsia et, avec un décalage, la psychologie de l'homme de la rue. Aujourd'hui ce suintement idéologique est particulièrement accentué dans les pays francophones, notamment le mien. Les concepts

analytiques s'y retrouvent dans les bavardages du prolétaire comme dans les badinages du salonard. Le mondain est bien sûr plus évolué que le prolo : il dit « forclos » plutôt que « refoulé » ; il répugne au mot « défoulement », mais affectionne l'« acting out » et le « passage à l'acte » ; il n'a plus un « complexe d'infériorité », mais « assume péniblement la blessure narcissique de la Castration et de la béance originaire » ; il ne satisfait pas son « instinct » ou son « besoin » sexuel, mais titille le « *Trieb* qui l'habite » ou le « Désir qui le structure » ; sa femme souffre moins d'une « envie du pénis » que d'une « privation du Phallus ». Tous cependant, le snob comme le naïf, sont prêts à invoquer le complexe d'Œdipe pour expliquer l'impuissance sexuelle, l'homosexualité et même les difficultés scolaires. Quasi tous ignorent les développements récents de la psychologie scientifique et les explications alternatives qu'elle propose. Quand ils lisent, dans *Le Monde de l'Éducation*, que Françoise Dolto (1979) déclare, sans émettre de réserves, « s'ennuyer à l'école c'est un signe d'intelligence », ils ne s'inquiètent pas de savoir si la célèbre psychanalyste a comparé des enfants qui s'ennuient ou se plaisent à l'école, et comment elle évalue l'« intelligence » (À noter que Dolto ne dit pas : « on peut s'ennuyer à l'école et être intelligent », ce qui est une observation banale. Pour elle, l'ennui est le « signe », la preuve...).

Le divan, sur lequel quelques hystériques viennoises de la classe aisée ont conversé avec un psychiatre né en 1856, a été le creuset de la psychologie la plus populaire du XX<sup>e</sup> siècle. Grâce aux médias, le langage psychanalytique est devenu la grille à travers laquelle se perçoivent les conflits pédagogiques, conjugaux et sociaux. Paradigme dominant des sciences humaines, le freudisme oriente un nombre infini de pratiques sociales, qui vont de la critique littéraire à l'enseignement de la pastorale. Si l'on définit le « complexe » comme un schème perceptuel qui explique une sensibilité élective et une façon typique de réagir à une classe de situations, on peut dire que les psychanalystes ont réussi à créer un saisissant complexe, dont ils tirent aujourd'hui de substantiels bénéfices.

p 209

Le non-spécialiste croit que le complexe d'Œdipe est un fait du même ordre que l'électron : non visible, mais inféré « scientifiquement ». Il en prend donc conscience à travers les indices les plus biscornus, quitte à se compliquer dangereusement l'existence. Le psychanalyste retrouve partout ses schémas et s'en frotte les mains. Un cercle vicieux s'instaure ; on en sort difficilement.

À vrai dire, la rétroaction d'une théorie sur les phénomènes s'observe dans toutes les sciences humaines. Les idées présentées comme des observations véridiques deviennent des réalités qui exercent une influence sur le cours des événements. Les prédictions des experts tendent à se réaliser du seul fait qu'elles ont été énoncées. En notre siècle, la psychanalyse est, avec le marxisme, l'illustration la plus saisissante de cette circularité.

Parmi les conceptions psychanalytiques particulièrement néfastes, on peut noter la subjectivisation de tous les problèmes humains. Marxistes et sociologues scientifiques, psychologues behavioristes et existentiels s'accordent ici pour dénoncer le repli vers les « profondeurs abyssales » et la fuite dans un monde imaginaire.

Les spécialistes du social reprochent surtout le travestissement de réalités quotidiennes telles que le travail et l'exploitation. En interprétant toute revendication comme le sous-produit des difficultés propres du sujet, le psychanalyste neutralise la dimension socio-politique et se fait le complice des classes intellectuelles au pouvoir. Un exemple type de cette intériorisation des problèmes se trouve dans *L'Univers contestationnaire*, ouvrage publié sous le pseudonyme André Stéphane par deux psychanalystes, dont l'un semble bien être Janine Chasseguet-Smirgel, la présidente de la Société psychanalytique de Paris

<sup>8</sup>. Tous les mécontentements des étudiants s'y trouvent ramenés au complexe d'Œdipe ou à une fixation au stade sadique-anal. Voici un échantillon de cette prose édifiante :

« Tout ce qui est incarné, tout ce qui est visible, palpable, en un mot existant, participe de l'analité » (p. 112). « Le facteur "analité" est l'organisateur de la vie sociale et technique de l'individu et toute création se bâtit sur l'analité. [...]. L'analité est le fondement de toute construction matérielle ou mentale. On peut donc considérer cette pulsion comme l'énergie qui préside à nos œuvres les plus accomplies et les plus sublimes » (p. 261).

Un des principaux reproches formulés par les psychologues à la psychanalyse se résume par l'histoire de la jeune fille répondant à l'amie qui lui demande si elle est réellement amoureuse de son dernier flirt : « Comment veux-tu que je le sache ? Mon psychanalyste est en vacances » ... Les psychologues estiment que le sujet se constitue pour une part à l'image de ce qu'il croit être et que la conception freudienne apparaît, dans ce contexte, des plus négatives.

« Tout se joue avant six ans » ; « le Moi n'est qu'une pauvre petite chose (*ein armes Ding*) », tous les problèmes de comportement ne sont que la partie émergée d'un immense Inconscient ; seule une cure analytique longue et coûteuse peut quelque peu modifier la

p 210

structure profonde (la « guérison » des symptômes n'étant qu'un leurre) : toutes ces conceptions accoutument l'individu à s'imaginer être le jouet de fatalités internes qui lui échappent et que seul l'expert pourrait révéler. Ces théories aliènent psychologiquement et alimentent la mauvaise foi de ceux qui se rendent insupportables à autrui. Freud ne croyait pas si bien dire en confiant à Jung : « Je leur apporte la peste ».

---

<sup>8</sup> Sur ce secret de Polichinelle, on peut consulter Robert Castel : *Le Psychanalyste*, 1973: 27.